

religion, première cause de ces migrations, n'y fut point élevée et resplendissante, comme à l'origine d'une grande civilisation. Les sectaires avaient quelque chose de grand par la persévérance et la force, mais aussi de raide et de mesquin, qui s'alliait aux calculs honnêtes, mais vulgaires, d'intérêt; la moralité américaine eut la trivialité du bon sens commercial. Ce christianisme réformé, déjà pâle quand ils l'apportèrent d'Europe, n'avait pu prendre ni couleur, ni mouvement en Amérique, où les besoins tenaillants de la vie matérielle avaient tourné toutes les pensées vers la terre. La multiplicité des sectes contribuait encore à l'affaiblir, et à lui ôter ce qu'il avait d'inspirateur. Une religion n'exalte l'âme qu'autant qu'elle est générale.

Quand les hommes croient comme un seul homme, ce magnifique concert achève de les rendre frères. Il confond leurs pensées, leurs émotions, leurs besoins, et si quelque âme, marquée secrètement de ce sacerdoce qu'on nomme poésie, vient à entendre ce grand murmure d'un peuple qui cause avec Dieu, elle chante alors; elle exprime ce que tous ressentent; elle est écho sublime; elle dit ce que la foule cherche à dire: elle laisse à son siècle et à tous les siècles un chef-d'œuvre national.

Le protestantisme américain était autre chose: chaque secte se divisait en d'autres sectes; tel symbole que vous imputiez à une province, n'était plus que dans telle ville; bientôt vous le reconnaissiez à peine dans telle famille, et enfin il vous échappait jusque dans l'individu. Les croyances éparpillées réduisaient à rien les hautes sympathies, sans lesquelles la poésie est impossible. Le poète est par essence l'homme de tous, et quand tous sont isolés, que devient sa mission?

L'Amérique ne pouvait donc avoir son poète, elle n'avait point une nation à lui donner, ni un culte, ni une patrie; elle ne présentait à son esprit nulle grande et mystérieuse unité, qu'il embrassât sans effort, et avec laquelle il mêlât son individualité propre; la société américaine n'était pas née, elle ne l'est pas encore.

Or, qui n'a point de poésie nationale, ne peut avoir de littérature nationale. La poésie est à la parole, l'âme au corps, et Dieu à l'âme. Poésie, c'est le cri naïf du cœur et de l'imagination; elle précède toutes les beautés régulières du langage, parce qu'elle les enfante toutes. Aux époques les plus raffinées où la poésie semble rencherir sur le scepticisme et la corruption des masses, elle est encore l'expression de l'abus général de l'intelligence et du cœur, le cri d'angoisse émané de je ne sais quelle maladie inconnue, dont elle révèle l'existence. Le poète est indépendant; le littérateur est enchaîné par un système, par une science, par un intérêt souvent vulgaire, le poète est un enfant-homme, qui s'exalte devant une fleur, et croise les bras en contemplant les cieux.

Ne dites pas que le puritanisme date de loin, qu'il n'a plus d'influence sur les Etats-Unis, qu'il est vieux en Amérique, et que le pays n'est plus sous la loi de ces antiques mœurs. Le principe qui a créé une société dure plus long-temps que les philosophes ne le pensent; chaque famille est encore patriarcale aux Etats-Unis; la femme obéit, comme obéissait la femme de l'ancien Testament; le fils se soumet, comme le fils se soumettait du temps d'Abraham. La société de Cromwell, basée sur les préceptes de la Bible, s'est perpétuée et fleurit sous la démo-

cratie actuelle, avec laquelle sa rigidité calviniste s'accorde très bien. Tolérante pour le sectaire, elle repousse sans pitié tout ce qui n'est pas chrétien, elle vous clôt dans votre maison le jour de sabbat; elle vous parque dans une communion quelconque; elle vous fait l'esclave de votre créancier, si vous devez; elle vous enlève tout droit légal si vous êtes juif ou sceptique; elle vous déshérite, si vous avez un père qui veuille vous enlever sa fortune; elle a porté dans un sol nouveau et les vieilles idées et les vieilles mœurs du calvinisme.

Examinez un peu les types héroïques de ce peuple. Voici Franklin, ferme et exacte intelligence, observateur, patient, esprit économe, qui a régularisé la vertu et mis l'honnêteté et le vice en partie double. Franklin, c'est pour l'Américain du Nord, le symbole de la vertu civile. Washington représente à ses yeux la vertu militaire. Ce *pater patriæ*, ce demi-dieu, est un grand caractère sans poésie. Jamais homme ne fut plus complètement dénué d'imagination. Qu'on ne nous accuse pas de flétrir cette vertu civile, de rabaisser cet héroïsme militaire! Washington prouve que toutes les espèces de grandeur sont possibles, et que sans un grain d'enthousiasme, sans une parcelle d'imagination, on peut très bien sauver son pays.

De tels modèles feront d'excellents citoyens, jamais des artistes. Washington était le vrai descendant de ces vendeurs de tabac, de ces colons économes et rangés, qui, à force de bien gouverner leurs domaines, et de soigner leurs plantations, devinrent assez riches pour lever la tête et se révolter. On a conservé deux volumes de lettres autographes écrites par Washington à ses agens commerciaux à Londres, peu de temps avant la révolution d'Amérique; il faut y admirer avec quel soin, quelle minutieuse exactitude, quelle économie rigide, quel esprit de détail il met ordre à ses affaires; il compte ses carottes de tabac; il ne perd pas un pouce de son droit; il est marchand comme ses pères, comme ses frères, comme ses concitoyens. Le héros avait toujours un almanach dans sa poche; dans cet almanach étaient intercalées des feuilles blanches, divisées en trois compartimens; le premier portait pour titre: *Où, comment, avec qui, j'ai passé mon temps* (WHERE, HOW AND WITH WHOM MY TIME IS SPENT?)—Le second: *Journal de la Température* (ACCOUNT OF THE WEATHER.)—Le troisième: *Remarques et observations* (REMARKS AND OBSERVATIONS.) Chacune de ces pages était remplie à la fin de la journée.

Il y a dans ce type américain, quelque chose de profondément incompatible avec l'émotion, l'élan et l'enthousiasme des arts. Aussi l'Amérique du Nord n'a-t-elle vu naître, jusqu'à ce jour, qu'une espèce, une classe d'hommes, la classe industrielle. Pour exploiter le sol, elle avait besoin de la force brute; à elle le pouvoir. Quand les bras se reposeront, la vraie civilisation intellectuelle commencera; il faut auparavant défricher ce vaste désert et ces vastes forêts qui bordent l'Amérique civilisée. Le diadème et le sceptre appartiennent donc aux bras, à l'industrie manuelle; et comme dans ce monde il y a plus de mains que de têtes, comme les êtres doués de l'énergie de la pensée sont toujours en minorité relative, comme la force physique est donnée à presque tous, et la force de l'esprit à un petit nombre, ce petit nombre attendra patiemment que son tour arrive.

On ne peut comparer cet essai phénoménal, les *Etats-*